

Prologue

Retour au pays

Imaginez une route étroite et sinueuse, coulée entre les chênes verts. La montée est abrupte. Vous avez définitivement quitté la vallée. Vous vous déplacez dans un aride paysage de montagnes.

Un ravin encaissé offre d'obscures échappées à travers les arbres : les eaux de la Fou ont taillé une faille exigüe dans la montagne, creusé un gouffre. Vous devinez les falaises à pic, ocre et crevassées, et, au-dessus, le tournoiement rapace des corbeaux.

Des images floues imprègnent votre mémoire : cette proue rocheuse que vous longez, le mas de Les Balmes isolé sur une lande, ces premiers plans découpés au scalpel par la lumière crue, ces lointains brouillés...

D'un virage à l'autre vous apercevez le village de Corsavy, échelonné sur une pente, sous une tour en ruine. Vous atteignez bientôt le village, que vous traversez. Il paraît inhabité. Déjà vous vous éloignez des dernières maisons.

Déjà un premier panneau lance un avertissement : ROUTE DANGEREUSE EN RAISON DES INTEMPÉRIES ET DES VARIATIONS CLIMATIQUES.

Dès que l'on quitte Corsavy, une fraîcheur acide tombe sur les épaules. Vous entrez sous le couvert des châtaigniers, des frênes, des bouleaux et des tilleuls : la route se rétrécit, tordue en courts lacets, et s'insinue dans la forêt touffue et sombre.

Vous surplombez le Riu Ferrer, le *torrent de fer*, qui dévale des arêtes noires du Tres Vents.

Vous entrez dans un autre monde, vous avez franchi une frontière invisible.

Les premières brumes diffuses montent des ravins.

Passé un pont de pierre, vous vous retrouvez sur la rive gauche : suivez bien mes indications. Mais est-ce utile ? De toute manière vous allez vous perdre...

Une centaine de mètres, à peine, après le pont, un panneau à demi effacé porte l'inscription : LECA, 0,8 kilomètre. Il faut abandonner la route des mines de Batère : le chemin se redresse encore et se resserre.

Vous distinguerez peut-être les premières *feixes*, ces terrasses bordées de murs de pierres sèches, maintenant incultes, envahies par les ronces, les genêts et les fougères.

C'est la première fois que vous découvrez cette région, et vous arrivez un jour de brume. Vous aurez l'impression de vous enfoncer à jamais dans un trou, dans une contrée maudite, condamnée à un lent étiolement, à une mort lente, ou éternellement figée dans une pénombre grise et froide, d'où n'émergent que de vagues formes fantomatiques : légions d'arbres dispersés sur les pentes, amas de rochers, pans de murs, ruines.

Vous pensez : une catastrophe s'est produite, un désastre a bouleversé l'ordre ancien des choses et ne laisse subsister que des traces du monde d'autrefois. Les bâtisses crevées, les grands arbres effondrés, les rochers disséminés aux formes étranges contribuent sans doute à créer cette atmosphère stagnante, d'attente vaguement angoissante. Ailleurs, ensevelis dans une végétation agressive ou effondrés et disparus, les murs des *feixes* apparaissent çà et là, comme l'échine d'un gigantesque fossile découverte par un éboulement ou par l'érosion patiente des eaux.

Vous parvenez dans les parages de Leca dont vous avez juste le temps d'entrevoir la première maison, l'ancienne école. Mais

vous vous engagez sur une minuscule route forestière, dont l'entrée est annoncée par un panneau de fer rouillé difficile à déchiffrer : LES USAGERS EMPRUNTANT CETTE ROUTE LE FONT A LEURS RISQUES ET PÉRILS. La route est très étroite, défoncée par les ravinelements.

ATTENTION : ÉBOULEMENTS. CHEMIN EFFONDRE. MINE INTERDITE. Les avertissements se multiplient.

Vous contournez Can Robert par une large boucle. La forêt fait place à des prairies pour la plupart abandonnées. Le dernier troupeau de moutons de la vallée s'est dispersé. Les landes de bruyère s'étalent.

La couleur rouille domine dès octobre : herbes desséchées, fougères flétries, genêts roussis par les feux de l'été. La pierre elle-même et les murs ont cette apparence de fer oxydé.

Vous passez sous la Casasse, rénovée, imposante, aux volets clos. C'est le *mas des Allemands*. Vous approchez, vous n'êtes plus très loin : quelques virages encore.

Le mas de Leca est construit dans un creux, en contrebas. Imaginez un groupe de bâtisses, tout au fond de la vallée, entre le torrent et la route forestière. Les alentours sont envahis par les hautes herbes. Le mas paraît inaccessible. N'y mènent que quelques chemins escarpés, éboulés par endroits, à peine praticables...

(Je vais vous raconter l'histoire d'un berger).

En remontant la vallée du Riuferrer par la route forestière, on longe de grandes *feixes* désolées d'où jaillissent des bosquets de frênes, des touffes de noisetiers, quelques bouleaux solitaires. Au bord du chemin surgit le dernier mas de la vallée : le mas de La Torre d'En Glas, depuis longtemps en ruine. Les fougères prolifèrent. Une impressionnante coulée de pierres a presque atteint le mas dont la bergerie, aux grandes voûtes sombres apparaît comme une sorte de chapelle engloutie sous les arbres. Silence religieux. Plus personne n'habite ces montagnes. Plus personne ne court sur ces pentes, plus personne ne s'y égare.

Un peu plus haut vous longez le dernier *cortal*, autrefois

utilisé pour abriter les troupeaux, maintenant vide, puis vous franchissez le Coll d'En Cé, d'où l'on aperçoit, au loin, Batère.

La route se prolonge encore et s'enfonce dans la hêtraie. Une crête déchirée domine la route : dévalements de pierre, vertige. Vous aboutissez à un cirque étouffé par les deux *serres* du Tres Vents et du Roc Negre. Vous percevez les grondements du Riuferrer, l'air est vif, la solitude vous étreint. Effondrements de pierriers aux teintes verdâtres, avalanches de terre dénudant une chevelure éparsée de racines. C'est le *Faig*, le Hêtre... En catalan on prononce *Fatch*. La route s'arrête là.

Vous êtes parvenu au bout du monde.

Le bout du monde : l'âpre montagne, le désert, le chaos de rochers.

(Je vais vous raconter l'histoire de Roger, le berger.)

Le mas de Leca est le centre géographique de cette histoire. Il a brûlé jadis. On s'est contenté de remplacer les toits de tuile, effondrés, par des tôles, et, pour éviter que le vent ne les emporte, d'y déposer de grosses pierres : ici la tramontane souffle parfois avec une violence incompréhensible.

Le vent a mugé toute la nuit. La journée est limpide. Je remonte l'autre rive du Riuferrer à travers les troncs cendrés des hêtres, agités de violentes secousses. Des coulées de feuilles dévalent le chemin d'Olivetti. Des branches mortes cassent avec un bruit mat. Un réseau reptilien de racines grises courent, rampent, dans la mousse. J'entends des couinements de branches frottant les unes contre les autres. Le cri des arbres malmenés. Le garde forestier Olivetti a vécu dans l'école désaffectée quelques années après la guerre. Les derniers habitants de Leca mouraient l'un après l'autre. Les plus jeunes avaient déjà déserté le village, ou étaient morts à la guerre. D'autres sont morts de pneumonie, dit-on. Ils travaillaient à la mine, à Batère.

– Ils montaient à pied à la mine, il y avait plus d'une heure de marche et en arrivant ils étaient en nage, alors ils buvaient l'eau glacée des sources. C'est à cause de cette eau glacée...

Ou, peut-être, du froid mortel des galeries noires.

Le petit cimetière du hameau a disparu, la minuscule chapelle est devenue une résidence secondaire. On retrouve encore parfois quelques ex-voto en émail, en forme de cœur, dans les ronces, ou une vieille croix de fer rongée par la rouille.

Le mas de Leca, juste en face, éclairé par le soleil rasant d'après-midi, m'attire. Je me décide à couper à travers bois, descendant vers le torrent. Sur l'autre rive, je gravis d'anciennes prairies en pente. Des brins de laine sont encore accrochés aux arbustes, aux ronces. Le mas est désert : portes et fenêtres fermées, enclos vides, barrières défoncées. Au-dessus de la porte de l'enclos principal, ceinturé de piquets branlants, est cloué un crâne grisâtre de mouton. Les deux cavernes des orbites contemplent l'explosion fauve de l'automne, le bouillonnement végétal, les dévalements de la Souque.

Je m'assois contre un rocher, non loin du mas. Une sorte de torpeur m'envahit. Le vent souffle dans la vallée avec une rumeur d'océan. Le soleil ne va pas tarder à se glisser derrière la Souque. Les couleurs s'estompent, se grisent. Les ombres s'allongent démesurément. La nuit tombe par surprise.

Je sors quelques feuilles blanches et un stylo d'une de mes poches. Une porte bat et grince : le vent, toujours le vent.

Le vieux berger, Philippe, est mort. Son fils Roger est revenu *s'enfermer dans ces montagnes* et reprendre le troupeau de son père.

J'entends les coups sourds, les ébranlements souterrains de la porte battue par le vent contre le mas vide. Je me suis décidé ce jour-là, confusément, à écrire cette histoire. L'ombre froide se répand d'un coup dans la vallée. Au loin, la *solana* se rétrécit à vue d'œil. Je jette un dernier regard sur le mas qui sombre lentement dans la nuit. J'ai du mal à m'arracher à cette lugubre contemplation.

Je redescends vers Leca par la route forestière. Je ne me presse pas. Quelque chose d'obscur, d'indéfinissable, émerge en moi. *L'histoire d'un berger : le berger du mas de Leca.*

– Il ne manquait plus que ça ! Tu t'es mis cette idée en tête maintenant ! L'histoire de Roger, tu parles ! Réfléchis un peu, ça n'intéresse personne, un berger, et d'abord que sais-tu de son histoire ? Rien, ou presque...

Ainsi avais-je pensé qu'Anna réagirait à mon intention d'écrire l'histoire de Roger. Mais elle ne dit rien. Je déplie mes feuilles devant le feu.

– Où étais-tu ? Je commençais à m'inquiéter.

– Au mas de Roger.

Une bâtisse massive, aux portes et aux volets d'un vert clair, maintenant délavé. Des pièces basses de plafond, une cuisine noircie par la fumée, des fenêtres exigües, un escalier étroit menant aux étages. Des murs effrités, fissurés, des planchers vermoulus et disjoints. Sous l'entrée, face au sud, un poulailler et une bergerie sombres. Des étables, des remises et des celliers aux extrémités du mas et, au-dessus, de vastes greniers. J'ai beau m'efforcer de l'imaginer, je me rends compte que je ne garde du mas qu'un souvenir diffus, je serais incapable de reconstituer le plan des bâtiments. Les divers étages, les pièces d'habitation, les zones réservées au bétail, les greniers, les débarras paraissent s'emboîter les uns dans les autres suivant une architecture compliquée, indescriptible. Le mas semble fourmiller d'angles obscurs, il paraît receler des pièces jamais visitées, des espaces inaccessibles. J'ai pris récemment de nombreuses photos du mas, en vain. Elles ne donnent qu'une image incomplète de la construction, morcelée. Les façades sont exposées à une lumière froide de crépuscule automnal. Fermées, elles résistent à l'investigation. La multiplicité des angles de prises de vues renforce l'impression de forteresse. Le mas de Leca, comme une citadelle inviolable, posée à jamais dans une fin d'après-midi figée.

Prisonnier pendant la guerre, le père de Roger s'est évadé. Après son retour au pays, les Allemands ont fait irruption dans le mas pour l'arrêter, ils ont fouillé la bâtisse de fond en comble, méthodiquement : sans succès. Pourtant il se trouvait

bien dans le mas... Il n'a jamais voulu révéler l'endroit où il s'était caché, pas même à son fils. Beaucoup plus tard, Roger a plusieurs fois cherché la cachette de son père. Il a exploré tous les recoins, tenté de déceler une trappe, une ouverture secrète, quelque réduit... Mais en pure perte.

– C'est bizarre tout de même, comment tu trouves ça ? s'est-il contenté de me dire, en guise de conclusion.

Sur la carte, le mas n'est qu'une minuscule tache noire, rectangulaire, noyée dans le fourmillement des signes et des zones de vert et de bistre ; une prolifération de traits, d'éclaboussures l'enserme et le camoufle. Longtemps, pendant de longues soirées, je me suis penché sur ces cartes, comme si je devais y découvrir un passage, un fil conducteur. J'ai égrené dans ma tête, j'ai écouté les obscures résonances des noms : Portella de Leca, Bac de la Cova dels Porcs, Tres Vents d'Avall, Les Canals. Longtemps je les ai rêvés, je me suis contenté de les rêver, comme des lieux perdus pour toujours, n'ayant d'existence que dans un lointain passé, très reculé, immémorial, comme des lieux hors d'atteinte.

Je me suis enfoncé peu à peu dans ce rêve : j'ai été arraché de ce pays, je n'y suis revenu pendant longtemps que pour de brèves incursions. Maintenant, de plus en plus, j'essaie de m'échapper de la ville pour venir là, aboutir devant une ruine submergée par le lierre, au toit crevé, d'où jaillit un arbre. Je me suis découvert une passion sans frein, inexplicable, exigeante, pour cette région. J'ai cru en prendre possession, j'ai cru que je parviendrais à en faire le tour, à la circonscrire une fois pour toutes, pour la réduire à ce qu'elle est : des pierres des arbres des crêtes des escarpements des torrents des mas en ruine. J'ai pensé que j'allais en quelque sorte la vider, l'épuiser.

Mais je suis pris dans le bouillonnement de la végétation, l'entrelacs des arbres, je m'enlise dans l'épaisse couverture de feuilles pourrissantes, comme dans un marécage. Je m'é gare encore fréquemment, perdant le sens de l'orientation, comme si la configuration du paysage s'altérait en permanence, comme

si des ravins s'ouvraient ou se comblaient, comme si les chemins disparaissaient subrepticement. Il m'arrive encore de découvrir par hasard des lieux inconnus, des bâtisses enfouies, des perspectives nouvelles. Il m'arrive de chercher, des heures durant, dans le fouillis des arbres et des fougères, dans les replis de terrain, d'introuvables constructions pourtant marquées sur les cartes. Je me perds dans des lieux obscurs, je ressens parfois l'angoisse de ne plus pouvoir retrouver mon chemin dans le dédale des montagnes.

Progressivement, sans m'en rendre compte, je suis tombé sous la pernicieuse emprise de ce pays. La montagne n'a pas livré son secret ; il s'est même épaissi. Là où les gens habituellement ne voient que des paysages paisibles, des routes et des chemins carrossables pour les traverser, des espaces bucoliques et pittoresques, je perçois un foisonnement d'indices ténus, de traces étranges, un turbulent et inquiétant grouillement de signes, j'ai la trompeuse impression d'être sur le point d'une découverte capitale, d'un saisissement profond qui m'ouvriraient la porte à de définitives et lumineuses révélations. Gosac est en ruine, les derniers rayons du soleil couchant traversent de part en part le mas Nou, les wagonnets de la mine se tiennent immobiles, suspendus à leurs câbles dans la poudreuse fin de jour. Mais tout se dérobe continuellement, j'assiste à un perpétuel mouvement, lent, imperceptible, de glissement, de fuite, des transmutations s'opèrent en permanence sous mon regard incrédule.

Le vent se lève et dessine sur les landes hautes une suite ininterrompue et incohérente d'ondes fugaces. Lacérations, feulements. On a vite fait de se perdre ici, on tourne en rond, on ne s'en sort pas. J'ai engendré mon propre malheur, cette curiosité que je ne parviens pas à apaiser, j'ai construit, figé en moi cette contrée, dont l'image s'étale autour de moi, aussi irréaliste, insaisissable, fantasmagorique. La station des Vigourats n'est peut-être plus qu'une sinistre bâtisse de parpaings définitivement abandonnée. Les wagonnets ne crissent plus

au-dessus des pentes, leurs ombres ne se propagent plus entre les arbres, furtives, alarmantes, absurdes. Ou peut-être est-ce à cause de l'heure déjà avancée, ou d'une journée fériée ? Quel jour est-on aujourd'hui ? On oublie tout ici. De toute façon, la mine sera bien fermée un jour ou l'autre.

Les wagonnets continueront de pendre un moment au-dessus de la forêt. Le silence sera retombé définitivement sur cette vallée. Puis les câbles finiront par se rompre, les wagonnets dégringoleront sur les versants pour se fracasser contre un arbre ou un rocher. Câbles et wagonnets seront bientôt ensevelis sous les feuilles et dans la terre, ils se désagrègeront et tomberont en écailles, en scories, en fragments. En poussière. Il ne restera, de loin en loin, que les pylônes, comme les carcasses rongées, le squelette décomposé de quelque construction complexe, inimaginable, entièrement défaite. De loin en loin, sur les pentes montant vers le col de la Cirère, les ossatures déchues continueront longtemps à marquer une mystérieuse et trompeuse frontière. Comme les blocs de rochers cyclopéens effondrés sur les pentes, les ruines de quelque habitation oubliée, elles poseront une énigme supplémentaire, indéchiffrable comme les autres.

J'avais tout oublié, j'avais même soigneusement évité de retourner au pays pendant quelques années, je ne sais pas pourquoi. Mon pays était mort, ramené à quelques villages écrasés de soleil, quelques routes ombragées de platanes, des horizons de montagnes indistinctes, quelques vagues souvenirs.

J'avais tout oublié : les vertigineuses chutes de pierre, les *plas* déserts balayés par le vent, le tintement aigret et sporadique des troupeaux, les forêts silencieuses, cette multitude de lieux enfouis. L'image de cette région est revenue hanter jusqu'à mes nuits. Il n'est pas une seule semaine sans que je rêve de mas lointains, de mystérieuses maisons à l'architecture compliquée, de paysages inconnus que je reconnais pourtant d'instinct comme appartenant à mon pays natal. Taillis obscurs, versants inexplorés, terres vierges, ravins ombreux, je m'égare souvent,

mais je finis par découvrir une de ces bâtisses anciennes, délabrées, vides, comme un inestimable secret, un haut lieu archéologique, une sorte de chapelle ou de temple. Le réveil dissipe le mystère, ne laisse subsister que des bribes confuses et disparates, une indéfinissable empreinte.

J'avais tout oublié : les chemins qui se glissent sous le couvert des bois ténébreux, les crépuscules suspendus, interminables, les arbres tordus par l'acharnement de la tramontane, les villages que l'on découvre au détour d'un chemin, noyés dans une lumière feutrée et tremblée, paisibles, que rien ne paraît pouvoir troubler. Et cette impression d'être, brutalement, hors du temps. J'avais oublié.

Roger est né au mas de Leca, il y a passé toute son enfance, explorant peu à peu les alentours, s'en éloignant de plus en plus, poussant des reconnaissances jusqu'à la Souque et à l'Estagnol, se livrant à de longues escapades vers le Faig ou Batère. On ne s'occupait pas des enfants dans les mas, ils étaient livrés à eux-mêmes et à leur isolement. Des mois entiers s'écoulaient sans que personne vienne rendre visite à leurs parents.

Roger a subi l'emprise de la montagne par un apprentissage constant et hasardeux, par approximations successives, par *essais et erreurs*. Il a bientôt connu tous les recoins, tous les accidents de la région. Mais la connaissance de la montagne reste incertaine : il n'est jamais exclu de se fourvoyer, de confondre deux lieux pourtant différents, de perdre pied dans le dédale des bois denses et humides, des escarpements déserts. La brume peut monter très vite des vallées, comme une marée, envelopper et masquer le paysage.

Roger a passé les premières années de sa vie à courir les pentes, rapportant du bois, cueillant des champignons, des mûres, des angéliques sauvages, ramassant des châtaignes. Il s'agissait de tirer le plus possible de ressources de la montagne. Les chemins sillonnaient, quadrillaient le pays, alors. La vie grouillait encore.

A la Torre d'En Glas il fallait descendre au torrent avec un

seau pour aller chercher de l'eau. Parfois, il rapportait une truite. A la fin du siècle dernier, on prétend que l'on entendait encore les hurlements des derniers loups sur les flancs de la Souque.